

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 35

Artikel: Chronique caniculaire
Autor: F.W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224756>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus la même ! Ne serait-Elle pas heureuse avec l'autre, cet autre qu'Elle avait pourtant choisi ?

Pas heureuse ! Je voulais savoir...

Un indomptable élan de tendresse me poussait vers Elle. Mais quels mots choisir ? Quel prétexte forger pour l'aborder ? Croirait-Elle au simple hasard contre lequel se tournaient les apparences ? Et puis, n'était-ce pas bénévolement aller à la souffrance ?

Tandis que je me questionnais, haletant, un petit garçon de quatre ans environ, à ses pieds, martelant un seau avec une cuillère de bois pour en détacher des pâtes de terre, me fit détourner un moment les yeux de sa silhouette.

Elle avait un enfant, un enfant de l'autre ! A cette pensée, je perçus au fond de moi une douleur plus aiguë encore que celle qui m'avait assailli dans l'ombre de l'église quand je l'avais vue sortir rayonnante, épousée. Cet enfant, son enfant, leur enfant, n'était-il pas le plus cruel affront jeté à ma souffrance, comme le vivant regret de ce qu'aurait pu être ma destinée ! Oh ! tenir d'Elle une petite créature ingénue et blanche, douée de son souffle, rappelant, en sa chair puérile, la grâce maternelle, n'était-ce pas là, tout le rêve de ma jeunesse ? Et ce rêve, un quelconque, un inconnu, l'autre, se l'était approprié, me l'avait volé !

Tout à coup, Elle sortit d'un filet une balle en caoutchouc et la lança à son fils. Celui-ci courut la ramasser et la fit bondir aux chocs multiples de sa paume. Mais, après une impulsion malhabile, la balle, déviant, prit sa course, selon la pente, vers mon banc, et le baby à sa suite, la main tendue pour la saisir. D'instinct, j'arrêtai la vagabonde et la lançai doucement au petit qui, joyeux de trouver un joueur bienveillant, riposta.

La partie était engagée et, tandis qu'elle se poursuivait, je considérais avec un trouble indicible mon mignon partenaire. C'était en quelque sorte, son double à Elle. Je retrouvais ses cheveux, le dessin de sa bouche, sinon ses yeux, du moins leur expression. Mais plus j'examinais ce délicieux bibelot, plus la souffrance montait en moi. Si le destin ne m'avait été mauvais, j'aurais pu paternellement serrer sur ma poitrine ce petit corps frais, laiteux et potelé, scruter à loisir l'étonnement de ces regards en éveil, entendre le perpétuel gazouillement de ces lèvres questionneuses.

Des larmes perlèrent à mes cils. Le petit s'en avisa et s'en émut :

— Pourquoi tu pleures, Monsieur ! Tu veux plus zouer ?

Cette pitié enfantine — la seule que j'aie, jusqu'à ce jour, connue — ne fit qu'envenimer mon mal. Un profond sanglot me secoua.

— Tu as du sragrin, Monsieur ? Viens voir ma maman... Viens, elle saura te consoler...

Et de sa menotte rose, le petit s'efforçait de m'entraîner...

Tandis que, pleurant ce bonheur impossible, je résistais de toutes mes faibles forces, tête baissée pour cacher mes larmes, une voix douce, qui tâchait de gronder — sa voix à Elle — me fit sursauter :

— Roger ! Veux-tu vite revenir ? Laisse donc Monsieur tranquille !

Monsieur ! J'étais pour Elle, moi, un Monsieur ! Peut-être ne m'avait-elle pas reconnu parce que, sans doute, Elle ne m'avait jamais aimé.

Cependant, le petit Roger me tenait toujours par la main, répétant ces paroles dont il ignorait l'immensité :

— Maman ! Le Monsieur a du sragrin : il faut le consoler !...

Je voulais me soustraire à cette torture. Mais devais-je fuir sans un mot d'explication, de reproche ? Non, je n'en avais ni la force, ni le courage...

Alors, aux yeux stupéfaits de Celle que je n'ai jamais cessé d'aimer, j'enlevai l'enfant dans mes

bras, je l'embrassai frénétiquement, à lui faire mal, — comme s'il était le nôtre, parce qu'il était d'Elle, oubliant qu'il était de l'autre — je l'embrassai sur les cheveux, le front, les paupières, les joues et, après l'avoir reposé par terre tout ahuri et pleurant presque, je me sauvai droit devant moi, pantelant, tête basse, tel un malfaiteur.

Maintenant, que j'écris ces lignes, je n'ai plus de remords de mon geste. Bien au contraire, je sens poindre en moi le calme orgueil qui succède aux revanches.

Désormais, je puis mourir pacifié... »

(S.) P. B.

Ici, s'arrête le récit. Mon pauvre ami est mort. Là-haut, il lui sera beaucoup pardonné parce qu'ici-bas il a beaucoup aimé. Il est mort pacifié, oui, car, dans cette étreinte au fils de l'oubliuse qui repoussa son amour infini et rit, un jour, de ses larmes, il avait fait passer à la fois toute la tendresse et toute la douleur de sa vie.

Fernand François.

CALENDRIER ANECDOTIQUE

ALORS que lord Lister exerçait encore la médecine, il était très demandé, plus qu'il n'aurait voulu. Il ne tenait qu'à cette sorte de malades que les praticiens qualifient d'« intéressants », parce que leur traitement est plein de révélations pour les savants.

Une nuit, Lister fut appelé par un de ses bons clients. Quand il arriva, le malade le reçut par ces mots :

— Docteur, je suis très mal ; je crois que je vais mourir.

Après avoir examiné le patient, le médecin lui dit froidement :

— Avez-vous fait votre testament ?

— Non, fit l'autre, pâlisant. Vous croyez donc ?...

— Comment s'appelle votre notaire ?

— M. X... Mais voyons, docteur...

— Faites-le appeler.

— Je vous en prie, docteur, à mon âge...

— Faites-le chercher, ainsi que votre père et vos deux fils qui sont en ville.

— Alors, je vais mourir ?...

— Non. Mais je ne veux pas être le seul imbécile que vous aurez fait sortir cette nuit.

CHRONIQUE CANICULAIRE

LE Conteur Vaudois ne s'était jamais mêlé de politique, jusqu'ici, ni de reportage sensationnel. Toutefois, à titre d'essai et afin de tenir ses lecteurs au courant des principaux faits du jour, a décidé d'ouvrir dans ses colonnes une rubrique pour une chronique que lui fournira un collaborateur bienveillant.

—o—

On mande de Strasbourg qu'une entrevue secrète vient d'avoir lieu dans un petit restaurant situé près de la frontière franco-allemande, entre le valet de chambre du chancelier von Papen et du concierge de M. Edouard Herriot. L'entretien a duré près de deux heures. En prenant congé de son interlocuteur, le concierge avait l'air préoccupé. On ignore le sujet de leur conversation.

—o—

Rio de Janeiro. — Le Gouvernement brésilien, en présence du nouveau soulèvement révolutionnaire, a décidé, dans une séance de nuit, de lever le corps de pompiers de Sao Paulo. Celui-ci, au moyen de deux pompes réfrigérantes, a eu raison, au bout de 45 minutes des forces rebelles qui se sont repliées vers l'intérieur. Le capitaine des pompiers a été décoré de l'ordre de Saints de Glace.

—o—

L'observatoire royal de Greenwich a reçu hier, à 23 h. 17, un message mystérieux que l'on croit provenir de la planète Mars, invitant le

professeur Piccard à pousser son prochain raid jusqu'à 25.000 m. Selon le dit message, une escadrille du corps d'aviation scientifique de Mars viendrait à la rencontre du célèbre savant suisse, moyennant avis préalable de trois mois. Le professeur Piccard a été informé aussitôt de cette nouvelle sensationnelle. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

—o—

New-York. — Un Américain audacieux, du nom de John Smith, se propose de franchir l'Atlantique dans un avion de son invention, baptisé d'ores et déjà « Family Home ». Cet appareil comprend, outre la place du pilote, une minuscule chambre à coucher et une cuisine, destinées à Mistress Smith et à ses deux enfants. L'aviateur se proposait de prendre avec lui une nurse et une femme de chambre, mais vu les salaires exorbitants exigés par ces deux domestiques, il y a renoncé. Une souscription publique est ouverte pour couvrir les frais.

F. W.

TOUS MENTEURS, TOUS VOLEURS

PARFAITEMENT, chers lecteurs, c'est à vous que l'apostrophe s'adresse ! Mais, avant de m'envoyer vos témoignages, laissez-moi achever, je vous prie : Je dis que nous sommes considérés, dans notre vie en société cependant si paisible, si douce, comme des voleurs et des menteurs. Et je le prouve. Et vous verrez à quel point c'est vrai !

Je ne nourris que des sentiments bienveillants, amicaux même, à l'égard de nos tramways qui font ce qu'ils peuvent, ou à peu près. Mettez-vous à leur place, vous qui connaissez notre ville, ses rues en cascades et en boucles de saucisse. Mais nos tramways nous traitent, sans avoir l'air de s'en douter, en menteurs et en voleurs. Parfaitement ! Quand je tapote du plat de la main sur ma poitrine, à l'emplacement du cœur et du portefeuille, en murmurant d'une voix ingénue : « Abonné ! » le contrôleur n'en croit pas un mot. Il veut la preuve. Il a raison sans doute, mais l'administration ne l'obligerait pas à agir de la sorte si elle ne considérait pas comme des menteurs et des voleurs possibles tous les voyageurs, c'est-à-dire tout le monde.

L'Etat, l'Etat lui-même, estime que la bonne foi n'est pas une monnaie extrêmement répandue. Il nous envoie des déclarations d'amour, mais aussi des déclarations d'impôts. Il faut les remplir. Il faut ensuite les vérifier avec une approximation suffisante. Si nous n'étions pas suspects d'avoir la défalcation facile, nous n'aurions qu'à passer gentiment au bureau de M. le receveur qui nous demanderait : « Combien gagnez-vous ? Combien possédez-vous ? » qui ferait un petit calcul et concluerait en disant : « Ça fait tant ! »

Je vous l'affirme, les optimistes qui ont l'air de croire que, malgré la malice des temps et la dureté diamantaire de la vie, les fripouilles ne constituent qu'une infime minorité de la population, se trompent lourdement.

Ce n'est pas du paradoxe. On se méfie formidablement de tout le monde, ou peu s'en faut. Pensez à quel point l'existence serait simplifiée si la confiance régnait, si elle pouvait régner, si l'on ne gardait que les contrôles indispensables. Il y en a déjà une quantité, nécessaires pour éviter les erreurs, la gabegie, le chaos, pour tenir les comptabilités et constater les déficits. Mais tous les autres, toutes les cartes de citoyens, tous les tickets d'entrée, tous les billets qu'il faut avoir pour pénétrer ici ou là. Ça n'existerait plus si, au lieu de nous supposer *a priori* menteurs et voleurs, nous posions en principe la confiance sereine génératrice des grandes simplifications.

Quand je considère le nombre de cartes de légitimation qui bourrent mon portefeuille, je suis honteux, je l'avoue. Car il est évident que si l'on me croyait sur parole, je n'en aurais nul besoin. Il me suffirait de dire : « Je suis Mon-